

NOUVELLES ANNALES DES VOYAGES,

ET

DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES,

CONTENANT

DES RELATIONS ORIGINALES INÉDITES;
DES VOYAGES NOUVEAUX DANS TOUTES LES LANGUES, TRADUITS,
EXTRAITS OU ANALYSÉS;
DES MÉMOIRES SUR L'ORIGINE, LA LANGUE, LES MŒURS, LES
ARTS ET LE COMMERCE DES PEUPLES;
ET L'ANNONCE DE TOUTES LES DÉCOUVERTES, RECHERCHES ET
ENTREPRISES QUI TENDENT À ACCÉLÉRER LES PROGRÈS DES
SCIENCES GÉOGRAPHIQUES;

AVEC DES CARTES ET DES PLANCHES

PUBLIÉS PAR

MM. EYRIÈS, DE LARÉNAUDIÈRE ET KLAPROTH.

DEUXIÈME SÉRIE.—TOME III.

PARIS,

LIBRAIRIE DE GIDE FILS,

AUE SAINT-MARC-FEYDEAU, N° 20.

1827.

65461



BULLETIN.

1.

ANALYSES CRITIQUES.

Account of a Voyage to Madeira, etc.—Relation d'un Voyage à Madère, au Brésil, à Juan Fernandez, aux îles Gallapagos et aux côtes nord-ouest d'Amérique, entrepris en 1824 et 1825, par M. SCOULER, pour étudier l'histoire naturelle de ces contrées.

(PREMIER ARTICLE.)

La narration du voyage de M. Scouler n'a pas encore paru; elle promet d'intéressantes observations sur des contrées qui, bien que visitées plusieurs fois, laissent encore d'abondantes moissons à recueillir sous le rapport de l'histoire naturelle. L'auteur a bien voulu satisfaire la curiosité des amis de la science en faisant lui-même l'analyse ou l'abrégé de la publication qu'il prépare. En l'offrant à nos lecteurs, nous lui conserverons la forme narrative que M. Scouler lui a donnée.

Le voyage du capitaine Vancouver, ceux de M. A. M'Kensie et des capitaines Lewis et Clarke, ont jeté un grand jour sur la géographie des côtes nord-ouest de l'Amérique, et ajouté à ce que nous connoissions déjà de leurs productions naturelles. Les recherches sur la

botanique, faites sur une partie de la même côte par M. Menzies, sont aussi complètes et aussi étendues que les travaux géographiques du capitaine Vancouver sur les mêmes lieux. On peut regretter seulement qu'un zoologiste doué de la même activité n'ait pas fait partie de l'expédition. Le voyage dans l'intérieur des terres des capitaines Lewis et Clarke ont enrichi la flore américaine de plusieurs plantes nouvelles et rares, dont la description constitue la partie la plus intéressante de l'ouvrage de Pursh sur la botanique du Nord-Amérique. Il paroît inutile de parler des richesses zoologiques d'un pays où l'on trouve une infinité de genres de la classe *Rodentia*, des rongeurs, depuis le castor jusqu'à la marmotte et à l'écureuil, et qui possède le vautour (*vultur californianus*), ainsi que plusieurs autres espèces d'aigles qui n'ont point encore été décrites.

La compagnie de la baie d'Hudson, dans le désir d'ajouter aux connoissances acquises sur les contrées lointaines placées dans le cercle de ses relations commerciales, voulut avoir, sur le bâtiment qu'elle y envoyoit, un chirurgien naturaliste. J'eus l'avantage d'être accepté pour remplir cette mission. C'est aux encouragemens que m'a donnés la compagnie et à l'assistance que j'ai reçue de ses employés, que sont dus le succès de mes excursions et les collections que je suis parvenu à former.

Après avoir rendu cette justice à la compagnie, je dois ajouter que les objets que j'ai rapportés auroient été de bien peu d'utilité pour le public sans les secours que j'ai reçus du docteur Hooker, qui a bien voulu mettre sa belle bibliothèque à ma disposition. La relation qu'on va lire sera continuée dans un des prochains numéros, où

l'on donnera aussi quelques documens ayant un rapport plus direct à la science (1).

Nous partîmes de Gravesend le 25 juillet 1824, munis de tout ce qui peut être nécessaire pour la conservation des objets d'histoire naturelle. Nous étions également bien approvisionnés sous le rapport médical. Tout ce qui pouvoit, soit comme alimens, soit comme remèdes, contribuer à notre bien-être et à la préservation du scorbut, nous fut abondamment fourni. Au reste, le meilleur éloge qu'on puisse faire de ces moyens, c'est d'en offrir le résultat. Pendant un voyage de vingt-deux mois, aucun individu de l'équipage ne présenta le plus léger symptôme de scorbut. En commençant une traversée aussi longue, je ne pus que me féliciter d'avoir pour compagnon de voyage M. Douglas, zélé botaniste, que la société d'agriculture de Londres avoit choisi pour explorer les richesses végétales de la côte nord-ouest de l'Amérique.

Notre traversée de Londres à Madère ne nous offrit rien qui pût attirer l'attention d'un naturaliste, et nous profitâmes de la beauté du temps pour faire les petits arrangemens que nécessitoit notre nouvelle manière de vivre. Le seul animal que nous vîmes fut le pétrel (*procellaria pelagica*), et il se montra en plus grand nombre

(1) Je reçus, avant mon départ de Londres, des renseignemens précieux de la part du docteur Richardson et de M. Menzies sur les lieux que j'allois parcourir. M. Menzies, qui les avoit explorés lui-même, me permit d'examiner les plantes qu'il avoit recueillies sur la côte nord-ouest, et me désigna celles qu'on pouvoit espérer d'acclimater dans nos contrées. Il m'engagea à donner une attention particulière à la *Gualtheria Shallon*, dont les semences ont déjà produit de jeunes plantes au jardin botanique de Glasgow. Le docteur Richardson me remit des instructions très-détaillées sur les procédés relatifs à la conservation des échantillons d'animaux.

BULLETIN.

I.

ANALYSES CRITIQUES.

Account of a Voyage to Madeira, etc.—Relation d'un Voyage à Madère, au Brésil, à Juan Fernandez, aux îles Gallapagos et à la côte nord-ouest d'Amérique, entrepris en 1824 et 1825, par M. SCOUËR, pour étudier l'histoire naturelle de ces contrées.

(DEUXIÈME ET DERNIER ARTICLE.)

La traversée de Juan Fernandez aux Gallapagos fut sans contredit la partie la plus agréable de notre voyage. Nous jouîmes constamment d'un temps serein et du beau ciel des tropiques. Pour la première fois, le nigaud (*sterna stolidus*), oiseau qui ne se voit que sous les tropiques, se montra auprès de notre vaisseau. Sa stupidité est telle qu'il se posoit sur les haubans, et ne faisoit aucune attention aux personnes qui s'avançoient pour le prendre.

9 janvier. — Nous aperçûmes l'île Chatham, une des Gallapagos, qui ne nous parut pas très-fertile. Elle est formée d'une réunion de petites collines de forme conique, qui s'élèvent graduellement, à partir de la plage basse et sablonneuse, que les flots battent avec violence. Nous remarquâmes sur ces collines plusieurs parties noivrâtres, qui nous parurent absolument nues et privées de toute espèce de végétation.

10 janvier. — Le canot fut envoyé à l'île James pour

2^e SÉRIE. — TOME III.

25

voir si l'on pourroit s'y procurer des provisions fraîches. La terre est, en quelques endroits, couverte d'arbres et de buissons, et ne présente en d'autres qu'un amas de laves. C'est du moins ce que nous crûmes reconnoître en l'observant du large. Dans l'après-midi, le canot revint, apportant deux grosses tortues (*T. viridis*), des ignames et beaucoup de poisson. Ceux qui le montoient nous dirent qu'il y avoit sur les rivages un grand nombre de tortues de mer, et qu'on en trouvoit également dans les bois, mais ils n'avoient pas vu d'eau douce.

11 janvier. Nous nous rendîmes à terre, où nous eûmes beaucoup de peine à aborder, à cause de la lame qui se brisoit sur la plage. L'endroit où nous débarquâmes est un banc de sable qui sépare de la mer un petit lac d'eau salée. Nous reconnûmes, parmi les vestiges laissés par les voyageurs qui nous avoient précédés, un monument bien propre à nous inspirer de tristes réflexions; c'est le tombeau d'un jeune officier américain. Il est entièrement caché par d'épaisses touffes de cotonniers et de *surmesfortia*; le hasard nous le fit découvrir. La pierre tumulaire porte cette inscription: « A la mémoire de John Cowan, lieutenant de la frégate des États-Unis, l'*Essex*, mort ici en septembre 1813, objet des regrets de ses amis et de son pays. Ses frères d'armes lui ont élevé ce modeste monument (1). »

Nous nous étions attendus à trouver un grand nombre de plantes dans l'intérieur, nos espérances furent trompées. Le règne animal nous dédommagea amplement de la rareté des végétaux. Mais une chaleur extrême, et sur-

(1) Cet infortuné avoit été tué en duel par un de ses camarades. Dans un autre endroit, nous vîmes les débris d'une espèce de hutte, ou plutôt d'une cave, qui avoit été pendant deux ans le triste séjour d'un Espagnol laissé dans l'île par ses compagnons.

tout une grande humidité, nous empêchèrent de conserver plusieurs espèces d'oiseaux et de poissons qui nous parurent nouvelles et curieuses. Les rochers étoient couverts de pélicans et autres oiseaux palmipèdes à l'affût du poisson. Nous vîmes aussi sur la côte un grand nombre de hérons. Les pélicans appartenoient à l'espèce ordinaire (*P. Oncrotalus*). Presque tous ceux que nous vîmes étoient jeunes.

Dans cette course, nous marchâmes pour la première fois sur un sol volcanique, à travers une lave friable, qui, en s'éboulant sous nos pieds, nous donnoit l'idée des scories et des matières fondues qui entourent un cratère. Près de là, nous aperçûmes une grande colonne au milieu d'un courant de laves. Sa surface étoit raboteuse et parsemée de cavités; elle n'avoit pas moins de 60 à 70 pieds de hauteur. Je ne fus pas assez heureux pour voir une seule trace de cratère. Mais M. Douglas, qui avoit pris une direction différente, me dit en avoir découvert un, et nous nous y attendions, parce que nous avions remarqué, durant tout le temps que nous passâmes auprès de cet archipel, une des collines de l'île d'Albermarle jeter des flammes pendant la nuit. Nous trouvâmes dans les bois, où l'herbe étoit abondante, des tortues dont plusieurs étoient d'une grosseur considérable, et devoient peser au moins 200 livres. La tortue de terre (*T. Indica*) avoit un goût plus agréable que la tortue verte. La première ne sent pas du tout le poisson comme l'autre. Nous eûmes beaucoup de peine à les apporter jusqu'au rivage, à cause de la grande chaleur et des inégalités du terrain.

Les oiseaux étoient si peu farouches, qu'ils se posoient quelquefois jusque sur les bâtons que nous portions à la main. En revenant à la côte, nous tuâmes plusieurs ignanes, reptiles de la famille des lézards, et con-

sidérés sous les tropiques comme un mets fort délicat. Celles-ci différoient par la taille et la couleur de celles des Antilles. Elles étoient plus grosses et de couleur jaunâtre. Nous leur trouvâmes un bien meilleur goût qu'aux tortues.

Voici les animaux que nous vîmes le plus fréquemment pendant notre court séjour à l'île James. Le seul mammifère est une espèce de veau marin, à oreilles très-courtes et à poils ras et brunâtres. Nous en tuâmes un; mais il tomba si promptement en putréfaction, qu'il nous fut impossible de l'examiner, circonstance qui nous a empêché de décrire plusieurs autres animaux. Nous vîmes une superbe espèce du genre *sula*, qui a beaucoup de rapport avec l'oie. Son plumage brille des plus éclatantes couleurs, et ses pieds et ses jambes sont d'un bel azur. Sur la pointe des rochers les plus élevés, on remarquoit une espèce d'aigle de petite taille, mais fort belle et d'un jaune doré. Un petit pigeon, très-commun dans les bois, se distinguoit par la vivacité de son plumage et les reflets métalliques qui brillent sur son cou.

Ici, les tortues et les lézards sont aussi curieux que nombreux. La tortue de terre habite, dans l'intérieur de l'île, les lieux ombragés où l'herbe croît abondamment. Dépourvue de toute espèce d'arme défensive, à l'approche du danger elle cache sa tête sous sa coquille, en faisant entendre une espèce de sifflement. Elle peut passer très-long-temps sans manger, et tombe, quand il fait froid, dans un état d'engourdissement. J'en ai conservé une qui, dans l'espace de huit mois, ne consumma pas plus d'une once de nourriture.

La tortue verte, très-abondante, pèse quelquefois jusqu'à trois cents livres. Nous en primes une tren-

taine en deux jours, et cela de deux manières. La première consistoit à les surprendre au moment où elles venoient au rivage; l'autre, à les enlever pendant qu'elles dormoient sur l'eau. Dans ce dernier cas, on s'en approchoit dans un canot, en faisant le moins de bruit possible. Un homme se tenoit prêt à introduire une espèce de massue (*toma-hawk*) dans la coquille, et tiroit ensuite l'animal à bord; mais cette méthode avoit l'inconvénient de le blesser, et souvent il mouroit au bout de quelques jours.

On trouve dans les bois une espèce d'ignane que je crois nouvelle. Malheureusement, je fus obligé de jeter l'individu, que je voulois conserver, et qui tomba en putréfaction dans très-peu de temps. Elle a environ vingt-neuf pouces de longueur; le dos et les flancs d'un brun foncé, et le ventre jaune. La peau est couverte de petits tubercules écailleux. Une ligne de ces tubercules, extrêmement pointus, règne le long du dos, depuis l'occiput jusqu'à l'extrémité de la queue. La langue est charnue, légèrement bifurquée à l'extrémité, et peu susceptible de mouvement. L'ignane ne mange que des feuilles et des fruits, et s'enterre profondément dans le sable (1). C'est un animal timide et sans défense, qui se borne à fuir ceux qui le poursuivent, excepté quand il se sent blessé, qu'il fait face à son ennemi. Nous en tuâmes un grand nombre que nous mangeâmes. Il y en a une espèce aquatique, plus petite, appartenant au genre *monitor*, avec une queue plate et perpendiculaire. Elle est plus rare que l'autre.

Quoiqu'on assure que les serpens sont très-communs

(1) Le sable des côtes est tellement labouré par ces animaux, qu'il devient difficile de marcher sur cette plage.

aux Gallapagos, nous n'en vîmes pas une seule espèce dans toutes nos courses.

Les coquillages et les mollusques ne sont pas très-abondants. Il y a beaucoup de crabes de différentes espèces, dont quelques-uns sont fort beaux. Le crabe de terre étoit très-commun sur le rivage, et nous parut se réunir en troupes plus fréquemment que l'autre espèce. Ils couroient par petites troupes de vingt ou trente individus, et se couvroient de sable lorsqu'on les poursuivoit.

Le 19, nous quittâmes l'île, et nous dirigeâmes vers la côte du nord-ouest.

Toutes les îles de cet archipel présentent le même aspect. En quelques endroits, la côte s'élève perpendiculairement jusqu'à deux cents pieds de hauteur. Dans d'autres, elle se déploie en bandes sablonneuses, renfermant quelques lacs d'eau salée. Les montagnes, d'une hauteur moyenne, ont, en général, une forme conique. Le pays est assez bien fourni d'arbres, excepté dans les lieux où la lave a coulé, qui n'offrent qu'un petit nombre de végétaux.

Nous voudrions pouvoir continuer cette intéressante narration sur le même plan que nous avons suivi jusqu'ici; mais le récit se développe à mesure que les faits se multiplient, et le cadre s'agrandit tellement, qu'il devient hors de proportion avec l'espace dont nous pouvons disposer. Il nous faut donc, quoiqu'à regret, employer des formes analytiques plus concises. Toutefois, en résumant le journal des voyageurs, historien rapide, nous allons essayer de ne rien omettre d'essentiel.

Depuis leur départ d'Angleterre, ils avoient constam-

ment joui d'un temps superbe ; mais depuis le moment où ils quittèrent les tropiques jusqu'à leur arrivée à la rivière Colombie, ils furent constamment exposés aux rafales du nord-ouest, qui, dans cette saison, rendent l'approche des côtes de la Nouvelle-Albion extrêmement dangereuse. « Pendant que nous étions près de cette côte, dit M. Scouler, nous fîmes témoins d'un fait qui tend à confirmer de nouveau l'opinion de Peron, relativement à la distribution des zoophites marins. Par les 48° de lat. N., nous vîmes la mer couverte d'innombrables flottes de *medusa velolla* de Gmëllin, s'étendant autour du vaisseau dans toutes les directions, circonstance qui ne s'étoit pas encore présentée à aucune époque de notre voyage. On sait que le capitaine Vancouver vit ces petits animaux par la même latitude, il y a plus de trente ans, et à la même époque de l'année. Vancouver les observa au 55° 25' N. Nous les trouvâmes par le même parallèle, mais s'étendant au nord jusqu'au 45°. »

Le bâtiment mouilla, le 8 avril 1825, dans la Baie de Baker, dans la rivière de Colombie. Ils ne virent pas d'habitans le jour de leur arrivée, et firent une courte excursion de quelques milles au nord, dans les bois, sans découvrir aucune trace d'Indiens. Le premier végétal qui attira leur attention fut la *Gualtheria shallon*, couverte de ses belles fleurs roses. Les semences de cette plante recueillies par les deux voyageurs ont produit les premiers échantillons de l'espèce cultivés en Angleterre, au jardin botanique de Glasgow. Le second jour, leur impatiente curiosité fut satisfaite par l'arrivée de plusieurs canots montés par des naturels, qui presque tous étoient d'une taille moyenne et fortement constitués. Ils avoient les pommettes saillantes, la tête aplatie, et la plupart de leurs enfans portoient encore les planchettes dont la

pression continuelle pendant le jeune âge donne aux principales familles de cette peuplade une forme de tête particulière. Ces Indiens étoient coiffés d'un grand bonnet en pain de sucre, chamarré de différentes couleurs, et leur seul vêtement se composoit d'une robe faite avec la peau d'une espèce de marmotte. Cette robe, qui s'attache aux épaules et descend jusqu'aux hanches, est commune aux deux sexes ; mais les femmes portent en outre un jupon en paille, qui leur descend jusqu'aux genoux. Le petit nombre de ces hommes qui étoient vêtus d'habits européens, paroissoient fort embarrassés de ce nouveau costume.

On ne put obtenir d'abord aucun renseignement de ces sauvages ; mais, dans l'après-midi, il en arriva un plus intelligent. C'étoit un domestique de la compagnie du Canada, et les voyageurs se rendirent avec lui au fort Georges, où le gouverneur, M. M'Lellan, eut pour eux beaucoup d'attentions. C'est de là que M. Douglas, en remontant la rivière, se rendit au fort Vancouver, nouvel établissement, à 80 milles de la mer. Il fut bientôt suivi par M. Scouler avec quelques individus du fort Georges, français, iroquois ou canadiens, tous au service de la compagnie, et montant cinq canots.

On campa, la première nuit, sur un terrain bas et marécageux, régulièrement inondé pendant une partie de l'année, et où l'on tua un beau serpent de l'espèce *hydrophis*. On trouva dans son estomac une très-grosse grenouille, ainsi que les élytra d'un *dytiscus*. Partout les bords de la rivière étoient habités par une peuplade qui ne cultive pas la terre, et ne vit que de la pêche.

Le second jour, les voyageurs traversèrent le cimetière fameux des Indiens, appelé par le capitaine Van-

couver *Mont-Cerueil*, et par les Canadiens *Rochers des Morts*. Ces rochers, qui donnent leur nom aux environs, paroissent être le cimetière même, si toutefois on peut appeler ainsi une contrée fort étendue. Le respect et la peur qu'inspirent aux Indiens leurs amis décédés, les portent à aller déposer les cadavres fort loin des villages. Ils les placent sur les rochers, dans des canots couverts avec des planches fixées par des cordes et assujetties avec de grosses pierres. On met dans le canot quelques-uns des objets qui ont appartenu au défunt, entre autres les ustensiles domestiques qu'on suppose leur devoir être d'une plus grande utilité.

Le fort Vancouver est situé au milieu d'une belle prairie où abondent des plantes curieuses. Pendant le mois de mai, époque à laquelle MM. Scouler et Douglas la parcoururent, de grands espaces de terrain étoient presque entièrement couverts par les fleurs bleues de la *phalangium esculentum* de Nuttall, que les habitans appellent *kamass*, dont ils font un de leurs mets favoris. La plante ressemble beaucoup à l'hyacinthe commune de nos pays. La racine rôtie a un goût doux et agréable. En herborisant dans ce site délicieux, les savans botanistes reconnurent avec plaisir la *Calypso borealis* et la *Linnet borealis*, si communes dans les parties australes de notre continent. Après cette excursion, M. Douglas fit des préparatifs pour son voyage dans l'intérieur jusqu'aux chutes de la Colombie.

Dans le mois de juin, M. Scouler reprit la mer, poursuivit vers le nord, et visita l'île de la reine Charlotte et la passe de l'Observatoire. Les Indiens de cette partie parlent un idiome tout-à-fait différent de celui des habitans de la Colombie. Ils sont plus grands, plus forts que tous ceux qu'on avoit vus jusqu'alors, et

leur intelligence est plus développée que celle des sauvages du Sud. Quelques-uns savoient un peu d'anglois, qu'ils avoient appris dans leurs relations avec les Américains. L'absurde coutume d'aplatir la tête des enfans leur étoit inconnue; mais ils en avoient une autre, non moins ridicule, quoique exclusive à un sexe. Les femmes avoient, à la lèvre inférieure, une grande incision où elles introduisoient un morceau de bois ovale, dont la grandeur varioit suivant la dilatation qu'avoit éprouvée la blessure. Ayant de retourner à la Colombie, l'expédition visita les détroits de Nootka et de Fuca. Dans le premier, le caractère soupçonneux des habitans empêcha les naturalistes de faire un long séjour à terre. Il est facile de penser que le chef sauvage de ces contrées, cité par Cook, et le seul peut-être qui vit encore, est l'individu le plus entreprenant et le plus hardi de la côte. En 1816, il réussit à enlever un bâtiment américain, dont il égorga le capitaine et l'équipage, à l'exception de deux hommes qui, après plusieurs années de captivité, se sauvèrent sur un bâtiment en relâche à Nootka. Ce chef se souvient parfaitement de M. Mears et du capitaine Vancouver, dont il parle toujours avec affection. Maquina, autre individu bien connu, est un vieillard robuste et plein de santé, mais toujours mendiant et toujours importun, comme au temps des premiers voyageurs qui en ont parlé. Le caractère hostile de sa peuplade et la pauvreté du pays, où l'on ne trouve que très-peu de fourrures, empêchent les marchands de fréquenter ces parages.

Le détroit de Fuca et le golfe de Georgie sont encore plus rarement visités par les bâtimens. Les habitans ressemblent beaucoup à ceux de Nootka et de la Colombie. Leur idiome est le même, et ils aplatissent

la tête de leurs enfans. C'est une tribu paisible et hospitalière, qui peuple abondamment les deux parties de la côte, et dont la principale nourriture est le saumon de Vancouver et de Mackenzie, et le halibut de Cook. Pendant l'été, elle habite près de la mer, et fait sécher le saumon pour sa provision d'hiver. Vers la fin du mois d'août, elle se rend dans l'intérieur, et revient sur la côte au mois d'avril.

En retournant à la Colombie, M. Scouler revit M. Douglas, qui avoit fait un heureux voyage, au sud de la rivière, à 250 milles de la côte. Pendant cette intéressante excursion, il avoit eu le bonheur de trouver un grand nombre de plantes nouvelles, ainsi que la plupart de celles décrites par Lewis et Clarke. Cet infatigable jeune homme remplit encore en ce moment, sous les auspices de la société d'horticulture de Londres, la mission que cette institution lui a confiée. Il retourne par terre à la côte orientale de l'Amérique. Pendant le séjour de M. Scouler à la côte nord-ouest, il ne s'est point seulement occupé de zoologie et de botanique. Il a mis à profit toutes les occasions qui se sont présentées d'observer les mœurs et les usages des Indiens. Il est entré dans tous les détails de leur vie domestique, de leurs arts grossiers, et il est parvenu à réunir et à rapporter tous les objets qui peuvent composer un véritable musée de cette côte sauvage, tels qu'habillemens, armes, outils et ustensiles de cuisine. On trouve dans sa collection plusieurs crânes, et même une momie fort bien conservée. L. R.
